

La nouvelle Biennale de Paris dans l'ancienne halle de la Villette

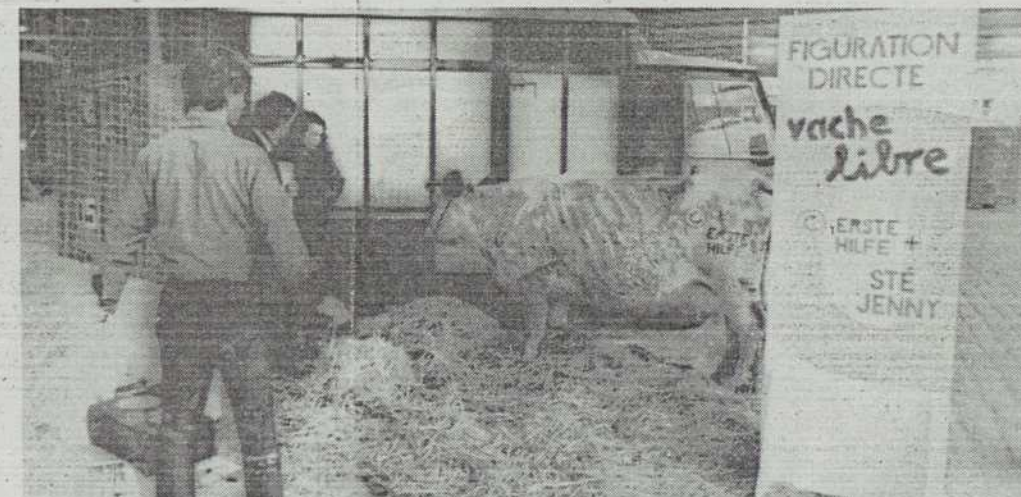
Les années 80 sont figuratives

La nouvelle Biennale de Paris a ouvert ses portes vendredi à la Villette. Double nouveauté en fait : dans les structures de la manifestation qui se veut désormais un reflet de l'art contemporain, et dans le lieu. C'est l'ancienne halle aux bœufs, entièrement rénovée, qui regroupe sous ses magnifiques structures métalliques la totalité des spectacles et expositions de la Biennale. Le double événement vaut le détour assurément, même si les artistes retenus sont plutôt des valeurs reconnues que des révélations. Jusqu'au 21 mai.

La France a voulu frapper haut et fort dans le domaine de l'art contemporain, où elle s'est laissé distancer sévèrement par les Américains, les Allemands et les Italiens ces dernières années. On n'a donc lésiné ni sur les moyens (10 MF, soit dix fois plus que pour la Biennale 82), ni sur le décor, en l'occurrence la grande halle de la Villette, dont l'architecture du XIX^e siècle a été superbement revue et corrigée par les architectes Reichen et Robert.

Il s'agissait donc de réinscrire Paris dans le circuit des lieux internationaux de l'art, à l'instar de Kassel et sa Documenta, de Venise et sa Biennale, et plus récemment de Dusseldorf. Georges Boudaille, délégué général de la Biennale de Paris, fut chargé de concocter la nouvelle mouture. L'homme est expert et habile. Il eut l'idée, pour définir la stratégie et le contenu de la Biennale 85, de faire appel à une commission d'experts célèbres, des pays concurrents justement : Achille Bonito Oliva pour l'Italie, Kaspar König pour l'Allemagne, Allanna Heiss pour les USA et Gerald Gassiot-Talabot pour la France. De ce « club des cinq » international naquit la Biennale de Paris.

L'option retenue implique un certain nombre de changements par rapport à l'ancienne formule : 35 ans n'est plus l'âge limite pour les créateurs, moins d'artistes invités, mais plus d'œuvres. Et un parti-pris de taille : celui de la figuration qui, pour la commission, est le fait dominant de l'art des années 80. Purgatoire momentané pour les abstraits, vive l'image



« Figuration directe » : la vache peinte de l'Allemand de l'Ouest Udo Stern.

(Photo AFP)

Pour paraître branché...

Les étiquettes pour définir les nouveaux courants de la jeune peinture se succèdent à un rythme serré. Les qualificatifs rivalisent de créativité parfois même plus que les artistes qu'ils désignent. Amusant. Il est de bon ton de connaître quelques-unes de ces étiquettes. Les organisateurs de la biennale fournissent d'ailleurs un petit glossaire clin d'œil.

ART PAUVRE (plus chic de le dire en V.O., « Arte Povera ») : c'est un critique italien qui a désigné ainsi les artistes de la fin des années 60 dont les sculptures étaient réalisées à partir de matériaux inhabituels et rudimentaires : tissus, déchets de bois, objets usuels, cailloux, graisse de saindoux, etc. Par la suite, certains ont sophistiqué leurs matières premières (néons, verres, plastique) comme Mario Merz, mais en gardant le même esprit. L'un des papes-stars de l'Arte Povera est l'Allemand Joseph Beuys, auquel le Musée d'art contemporain de Bâle consacre un étage entier.

FIGURATION NARRATIVE. L'étiquette est française cette fois-ci, due au critique Gerald Gassiot Talabot, elle regroupe des artistes vivant en France dans les années 60 comme Arroyo, Adami, Erro, qui voulaient ainsi « rendre compte d'une réalité quotidienne saisie dans la temporalité de l'histoire ».

TRANSAVANGARDE, encore une étiquette italienne due à Achille Bonito Oliva. Elle désigne cette école qui déborde d'ailleurs en France de jeunes peintres retournant aux citations (référence à la peinture passée) pour puiser leurs sujets dans les grands mythes de l'humanité (Bible, Grèce et Rome antique). Sandro Chia, Clemente, Cucchi sont de ceux-là. En France on citera Garouste.

GRAFFITISTE (expression made in USA) : Le mouvement né de la contestation sociale s'est d'abord matérialisé sur les murs du métro et dans la rue. Technique : bombing. On retrouve maintenant les artistes dans les galeries. Keith Haring est l'une des stars internationales.

FIGURATION LIBRE intitulé dû à Ben, qui a désigné de la sorte une bande de jeunes peintres des environs de Nice, qui prône une totale liberté aussi bien dans l'esprit que dans la réalisation. Combas et Di Rosa sont les plus connus.

NOUVEL EXPRESSIONNISME, l'étiquette est typiquement allemande. Elle s'attache à une certaine résurgence de « l'esprit allemand » quelque chose d'une quête existentielle, traduite sur le mode plutôt dramatique tant dans la palette de couleurs que les sujets retenus, Impendorf, Bazelits, Kiefer, en sont notamment des représentants.

identifiable. Les jeunes stars du pinceau international sont presque toutes là, ce qui est effectivement une première en France. On y voit les graffitistes américains avec Keith Haring et Jean-Michel Basquiat, les transavangardistes italiens avec Clemente et Cucchi, les vedettes de la figuration libre française comme Di Rosa et Combas, mais aussi les anciens, histoire de montrer que les courants ne naissent pas du vide.

Comme il n'y a plus de limite d'âge, la Biennale fait place à quelques ancêtres comme Hélion qui, après des années d'éclipse, connaît un retour de flamme de la critique, quelques précurseurs figuratifs plus ou moins libres comme Erro et Matta, et quelques solides, ni jeunes ni vieux, que l'on a toujours plaisir à suivre.

Ainsi, au détour d'une allée, dans l'embrasure d'une porte, derrière le panneau d'une petite salle ou du haut d'un balcon, on retrouve avec émotion des artistes comme Hockney, Boltanski, Raysses et d'autres, qui poursuivent leur travail avec une minutieuse cohérence. Quelque chose comme le recul en

comparaison de la fantaisie débridée des benjamins. En fait, la promenade est plutôt pépère. Le lieu est magnifique, remarquablement conçu par les deux architectes cités plus haut (jeu de transparence et de modulations spatiales enchanteurs) et bien mis en scène par Jean Nouvel, un autre architecte responsable, lui, de la mise en espaces de la Biennale. Il a choisi le principe d'une déambulation urbaine où l'on va et vient comme dans les rues d'une ville. Mais il n'y a là ni sens obligatoire, ni sens interdit. Promenade pépère aussi, parce que l'on navigue un peu en eaux connues. La Biennale 85 n'offre pas vraiment de révélation. Et certains le regrettent déjà.

Georges Boudaille prétend, lui, que ce n'était pas l'objet de cette manifestation qui se veut avant tout une sorte d'état des lieux des courants marquants de notre époque. La Biennale 85 n'a pas pris de risques ni d'options fortes. Pour les Alsaciens très branchés sur Bâle, Baden ou Francfort, elle peut paraître un peu fade. Pour les autres, elle se présente comme un digest commode de ce qui se peint aujourd'hui.

Corinne IBRAM

La Biennale pratique

Jours et heures d'ouverture : 12 à 20 h, en semaine; samedi et dimanche 10 à 20 h; ouverture exceptionnelle le lundi 8 avril (Pâques).

Jours de fermeture : tous les lundis.
Prix d'entrée : plein tarif : 30 F; demi tarif : 15 F.

Accès : métro, Porte de Pantin, grand parking au parc des Villette.

Section arts plastiques : Deux fois par jour, visites-animation par les animateurs du Musée national d'art moderne du Centre Georges Pompidou et sur demande par téléphone au : (1) 256.45.11.